



## **Mohsen Abbaslou**

**28 ans**

«J'ai milité quelques années pour l'organisation. En septembre-octobre 2001, les Américains ont attaqué l'Afghanistan. Cette guerre a eu une profonde influence sur les Moudjahidin où on s'est dit qu'après viendrait le tour de l'Iran. Tous les militants ont reçu l'ordre de gagner l'Irak afin de préparer le combat final. En 2002 je suis donc parti. Arrêté par les Irakiens, j'ai été comme tous les autres livrés à l'OMPI une fois prouvée mon appartenance au groupe.

J'ai alors constaté de nombreuses contradictions entre ce qu'on m'avait dit et ce que je voyais. Les choses étaient vraiment à l'opposé des droits de l'homme. Le droit à une libre information nous a été dénié et nous ne disposions que

du canal mis en place par les Moudjahidin. Nous n'avions pas le droit de contacter nos familles. On avait forcé les couples à se séparer. J'avoue que j'ai été choqué. Il n'existait dans les rangs de l'organisation aucune forme de questionnement possible ou de critique. On risquait d'être condamné et torturé.

Je me suis effacé pour suivre un entraînement militaire avec maniement de mortiers, de tanks et d'artillerie lourde. Puis j'ai suivi l'enseignement idéologique. C'était un véritable lavage de cerveau. Nos chefs nous répétaient «il faut être clair et ôter tout ce qui subsiste de l'autre côté». En fait nous devons oublier tout ce que nous avons appris jusqu'ici pour apprendre à intégrer la volonté de Radjavi. On nous disait quoi penser, quoi manger, quand dormir, à qui parler... tout comme le leader l'avait décidé. Tout ce qui donne un sens à une vie nous devons l'offrir au leader. Il s'agissait d'un processus pour tous. On décidait aussi de quand finissait notre vie puisqu'on nous envoyait en mission suicide. Nous n'avions pas le choix, nous étions devenus des outils.

J'ai travaillé notamment pour préparer des pièces de théâtre. En suivant un scénario précis, il convenait de tourner en dérision le régime de Téhéran. En fait il ne s'agissait pas d'un élément de divertissement comme dans une société normale mais ça faisait partie d'un programme d'aliénation de l'individu.

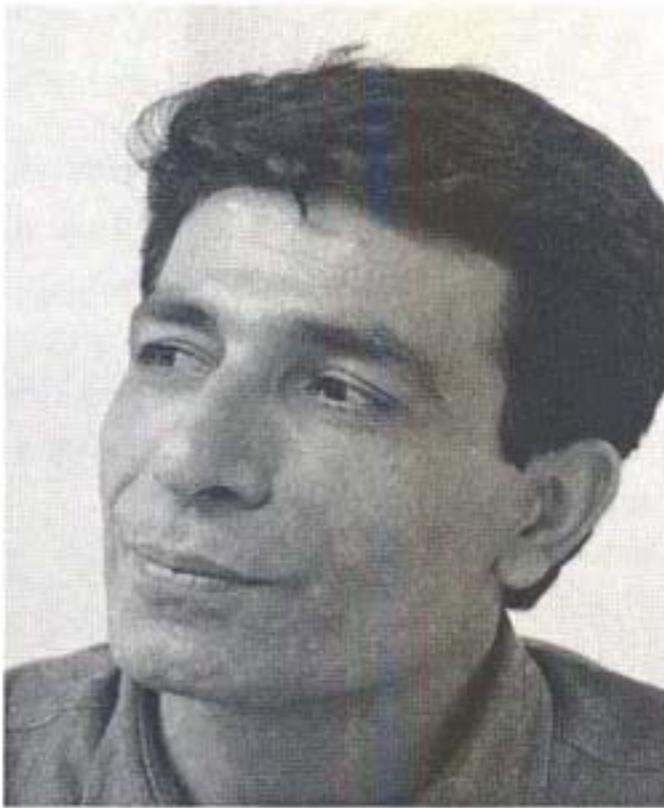
Dès le départ, je n'ai jamais pu vraiment accepter ce qui se passait. J'ai émis des critiques. Mal m'en a pris. Durant six mois j'ai subi des tortures et des pressions. J'ai eu l'impression d'être revenu à des âges obscurs de l'humanité. On m'a pendu, frappé, fait subir des simulacres d'exé-

cution. J'ai été privé d'eau et de nourriture. C'est impossible à imaginer... On en arrive à un point où on n'envisage plus que la mort comme porte de sortie. Mais personne ne m'a tué.

Par chance, les troupes américaines ont pris le contrôle du camp d'Ashraf après la reddition des Moudjahidin. Clairement nous étions des prisonniers de guerre et non des réfugiés politiques en Irak. Mais pour entrer en contact avec les Américains, il fallait attirer leur attention par exemple en faisant la grève de la faim. Moi durant 45 jours j'ai tout refusé, que ce soit de travailler ou n'importe quoi. Alors les Moudjahidin m'ont relâché. Je suis resté presque deux ans dans la partie du camp contrôlée par les Américains car j'ai dû démontrer que je n'avais pas commis d'actes terroristes car l'OMPI est une organisation terroriste. J'ai été interrogé par toutes sortes d'instances. Et puis j'en ai eu assez. En Irak je n'avais pas de futur et j'ai décidé de prendre le contrôle de ma vie. Avec des amis nous avons réussi à nous évader en nous fondant dans l'obscurité de la nuit. Nous avons pu atteindre le Kurdistan et de là passer en Turquie. J'ai pu me rendre dans un office des Nations Unies où je me suis déclaré comme réfugié. Ma famille m'a fait passer un peu d'argent de manière clandestine. Et j'ai ensuite décidé de partir en Europe, là où il y a peu de Moudjahidin car j'ai peur d'eux.

Sur place il reste quelque 3000 militants. Mais pas plus d'une centaine croient encore à la cause qui les a emmenés là. J'ai toujours à Ashraf de très bons amis pour lesquels il n'y a aucune solution. Il faut parler de ce problème! Personne ne prend vraiment cette question au sérieux mais sur place les gens ont vraiment besoin d'aide.

Les pays de la coalition dont les Etats-Unis n'ont pas de bonnes relations avec l'Iran. Les prisonniers actuellement encore détenus en Irak sont les cartes innocentes de jeux qui les dépassent et qui opposent deux acteurs sur la scène internationale. Individuellement ces Moudjahidin ne sont pas des terroristes. C'est leur leader Massoud Radjavi qui est coupable et nous nous sommes ses victimes».



## **Jalal Keshavarz**

**40 ans**

«Je suis couturier de formation. Je voulais écrire un livre technique à but éducatif sur le métier de tailleur. Il s'agissait d'une première en langue persane. Je me suis rendu en Turquie pour faire des recherches. Comme j'avais envie de rester à Istanbul, j'ai cherché du travail. Un jour j'ai assisté à une rafle de la police qui arrêté des Iraniens qui ont été renvoyés chez eux. Lorsque j'ai eu des contacts avec l'OMPI j'ai accepté dans un premier temps d'aller en Irak. Mais je dès que j'ai pu discuter avec un responsable je lui ai dit : «Vous m'aviez promis de m'envoyer en Europe...» Mon interlocuteur a rétorqué : «C'est moi qui t'ai dit ça ?

- non...

- alors va le demander à celui qui te l'a promis. Nous ne sommes pas une organisation de charité.»

Là où se trouvent les Moudjahidin du peuple il n'y a que des problèmes. C'est la règle. Je suis arrivé chez eux en janvier 2002. Lorsque je suis arrivé à l'aéroport de Bagdad je n'ai pas fait la queue à la douane. J'ai tout de suite été pris en charge et j'ai reçu un laissez passer irakien. Au début j'ai été accueilli par les Moudjahidin avec une telle chaleur que j'ai eu l'impression qu'on se connaissait depuis 50 ans. L'Irak semblait déjà en guerre. A chaque barrage de contrôle le chauffeur qui conduisait notre voiture baissait la vitre pour dire aux soldats: «Nous sommes des gens de Radjavi» et on passait.

On m'a logé à Bagdad dans un immeuble protégé par un portail magnétique. Il y avait une psychose à l'attentat. Ils m'ont montré des films de propagande et m'ont expliqué que moins j'en saurai mieux je me porterai. On m'a demandé d'écrire ma biographie. Depuis j'ai dû refaire cet exercice au moins une dizaine de fois. Enfin j'ai été convoyé à la base d'Ashraf. On m'a confisqué tout mon argent. J'avais conservé cinq dollars dans une poche pour boire une bière en cours de route. Mais le chauffeur irakien a refusé de s'arrêter en déclarant : «Toi tu es un Moudjahid. Tu ne bois pas. Fais seulement ta prière...»

En arrivant on a demandé à chacun s'il voulait rester. Moi j'ai refusé car j'aime bien sortir, aller en ville. Là on devait demeurer confiné dans le désert. L'organisation m'a invité à réfléchir durant deux jours. En même temps on m'a clairement fait comprendre que réfléchir ne voulait pas dire persister dans un refus qui aurait pu me valoir de très gros problèmes. Alors je me suis soumis. On m'a mis un uni-

forme et on m'a filmé. J'ai dû déclarer face à la caméra «Pour moi Massoud est tout et ma famille est l'Armée de libération». Il y a eu les cours de formation. Sans cesse, nous étions privés de sommeil. Nous recevions une bonne nourriture iranienne. Mais ils parlaient, ils parlaient, ils parlaient... Nous n'avions pas de pause. Lorsqu'il n'y avait pas cours, on devait travailler sans répit. «On te demande de libérer un gramme de ton énergie» nous déclarait-on sans arrêt. Et Massoud rajoutait «moi je veux le gramme que vous avez caché». Il disait clairement qu'il voulait tout. Pour en faire quoi ? Des kamikazes car un Moudjahid qui ne devient pas un kamikaze n'est pas un Moudjahid. On nous assénait des phrases telle que «nous avons une animosité irréconciliable avec le régime iranien. Une mer de sang nous sépare...»

J'ai accepté tout ce qu'ils racontaient. Après dix heures de propagande intensive que peut-on encore penser? Surtout lorsque le lendemain il y a un examen sur ce qu'on a vu et entendu la veille. Après quatorze mois, on m'a donné un canon de 130 mm mais qu'est ce que je pouvais en faire tout seul ? Il faut au moins onze personnes pour manier un tel engin. On m'a dit «pas de souci. Quand tu arriveras sur la frontière iranienne, les villageois viendront t'aider...» Ils martelaient tout le temps «Mort aux Américains». Mais en dernier lieu ce sont les Américains qui m'ont libéré! Avec mon canon on m'a conduit dans une position avancée vers la frontière. Plusieurs de nos chars ont été bombardés par les Américains. J'étais horrifié je n'avais jamais vu ça. C'était hallucinant. Il y a eu une débandade. Evidemment j'ai abandonné le canon et heureusement car les soldats de la coalition visaient les armes. Les Moudjahidin disposaient de

beaucoup de matériel militaire mais il y avait peu de personnel pour s'en servir.

Quand j'étais avec l'organisation j'aurais été prêt à faire n'importe quoi. L'OMPI démonte la mécanique du cerveau. Ainsi, comme les autres, j'ai signé un papier comme quoi j'étais prêt à m'immoler. Comment vit-on quand on a l'âme broyée? On devient des robots. On riait lorsque Massoud riait, on pleurait lorsqu'il pleurait. Nous étions dépourvus de tout sentiment personnel. Vraiment les GI's sont venus nous sauver alors que nous étions censés les combattre. Je suis revenu en Iran en février 2005.

Ce qui me reste de toutes ces années? Difficile à dire. Je ne peux pas communiquer avec des gens normaux. J'ai perdu femme et enfants. Mon épouse s'est remariée durant mon absence. Je résiste pour ne pas me suicider. J'aimerais faire payer le prix de ce qu'on m'a volé. Très cher...»

**Pour des raisons de sécurité  
ce témoin n'a pas souhaité  
être photographié et désire  
figurer ici sous son seul  
patronyme**

---

## **Meysam**

**24 ans**

«En 2001 j'ai eu un contact avec un partisan de l'organisation. J'aspirais à plus de liberté. Mon ami m'a conseillé d'aller en Irak en précisant que si ça ne me plairait pas l'OMPI m'enverrait en Europe. Les Moudjahidin parlaient beaucoup de religion. Ils disaient que Massoud ferait comme l'imam Hussein qui avec un petit groupe a résisté à des milliers de soldats. J'étais un adolescent qui en avait marre de sa situation. Aujourd'hui je ne serais plus dupe. Mais à l'époque j'ai accepté et je n'ai rien dit à ma famille. Comme je suis fils unique mes parents ne m'auraient jamais donné l'autorisation. Je suis parti en compagnie de quelques amis grâce à des passeurs kurdes qui travaillaient avec les

Moudjahidin. Nous sommes tombés entre les mains de militants du Parti démocratique kurde (PDK) de Massoud Barzani qui se sont empressés de nous rançonner. Libérés nous sommes allés dans le premier poste de police que nous avons rencontré. Puis ce sont les services secrets irakiens qui nous ont pris en charge. Pour nous effrayer, ils nous ont mis en cellule avec des gens qui avaient été torturés. Nous entendions les cris des prisonniers et les hurlements des femmes car elles n'étaient pas épargnées. Nous sommes restés là durant 27 jours officiellement pour procéder à des interrogatoires. Après cette sinistre mise en scène, on nous a communiqué que puisque nous étions entrés illégalement en Irak nous étions condamnés à huit ans de prison. Mais que nous pouvions en échange s'engager au moins deux ans dans les rangs des Moudjahidin. Evidemment j'ai accepté. Mais quand je suis arrivé parmi eux j'ai compris à quel point on m'avait trompé. C'était pire que chez les mollahs. Les relations hommes-femmes n'était pas du tout libres. Pour eux tout avait une cause sexuelle. Ca leur faisait un véritable problème.

Entre l'endoctrinement et l'entraînement militaire, ce n'étaient que des pressions permanentes destinées à nous priver de notre personnalité. Nous n'avions pas le moindre droit, même pas celui de remonter nos manches de chemise.

Au début de la révolution il y avait de nombreux interdits en Iran. Mais la situation a changé. En revanche chez les Moudjahidin rien n'a changé. Les responsables avaient très peur que nous les derniers arrivés mettions les anciens au courant. Eux ne savaient pas ce qui avait changé en Iran. Ils n'avaient pas d'information.

L'organisation évoquait sans cesse la perfection de l'homme. Mais rien n'était parfait chez elle. On m'a empêché de communiquer avec les autres. On m'a conseillé de «ne pas ouvrir une succursale des pasdarans à Ashraf». Tous les soirs il y avait des réunions obligatoires et il fallait aborder un thème en séance. Celui qui ne parlait pas c'est qu'il était en train de réfléchir pour préparer un complot... Je suis devenu un robot mais je ne le vérifie qu'aujourd'hui. A tel point que si on m'avait demandé de faire un attentat suicide j'y serai allé sans problème. L'organisation prétendait que nous étions des gens à part. Lorsqu'elle disait de quelqu'un qu'il est normal, c'est une injure. Sur le terrain, les opérations terroristes avaient été suspendues car l'OMPI avait été mise sur les listes internationales en raison de ses attentats qui avaient touché des civils. Les Moudjahidin nous ont sans cesse menti. Lorsqu'un militant était arrêté en Iran, on nous affirmait qu'il avait été exécuté et que c'était un martyr. Mais j'ai retrouvé ensuite certains de ces camarades quand je suis rentré. Il y avait trois femmes présentées comme des héroïnes mortes au combat. Je les ai vues chez elles en bonne santé et surtout libres! Nous on restait là sinon c'était en ligne directe un aller simple pour la prison irakienne d'Abou Ghraib. Il n'y avait que deux solutions pour se sortir de ce piège. Soit se porter volontaire pour perpétrer un attentat à l'intérieur de l'Iran soit attendre une occasion favorable. Pour moi ça s'est présenté au moment de l'attaque de l'Irak en 2003. Les Américains nous ont prévenu que si nous bougions ce serait considéré comme un acte de guerre. Massoud et Maram nous disaient toujours «nous serons devant vous à chaque opération et si vous trahissez, où que vous soyez on vous trouvera et on vous

tuera». Mais ils se sont joués de nous. Le moment venu, il n'y avait personne.

Lorsque Maryam a été arrêtée à Paris, nos chefs nous ont réunis pour nous reprocher «vous devriez avoir honte de ce qui est arrivé». Ils voulaient que nous nous préparions à nous immoler en geste de protestation. Comme si on leur devait encore quelque chose. J'ai craqué. J'ai demandé la protection des Américains qui au bout du compte m'ont rapatrié».